

L'ÉCHO DES COLONNES

Juin 2016

N° 53

Editorial

En tant que fidèles lecteurs de *l'Écho des colonnes*, vous avez déjà eu l'occasion d'y trouver plus d'une trentaine d'articles et d'images montrant la richesse du fonds de livres anciens (plus de 2000 ouvrages antérieurs à 1850) dont dispose la cité scolaire.

Les références de ces ouvrages ont été méthodiquement collectées par les bénévoles de l'Amélycor et déposées dans la base de données BibDoc'PMB par Ann Cloarec. Données qui sont en train d'être complétées.

Dans ce numéro, Agnès Thépot vous propose un dossier de 7 pages sur cette bibliothèque des livres anciens où vous découvrirez l'origine des ouvrages dont disposait le lycée au moment de son ouverture en 1803, et comment Alexis Mainguy a marqué de son empreinte la naissance de cette bibliothèque. Vous y trouverez aussi la reproduction et la présentation de quelques pages d'ouvrages qui évoquent des moments forts mais aussi des figures de l'histoire de l'édition.

Avant que vous ne preniez connaissance des derniers événements saillants de la vie du lycée et de celle de l'Amélycor, ainsi que du programme de la saison 2016-2017, Jean-Alain Le Roy vous invite à découvrir - en prolongement du dossier sur L-H Nicot paru dans *l'Écho* n°52 - deux autres œuvres de ce sculpteur apposées sur "La roche des poètes" à Perros-Guirec et sur un rocher de Trégastel.

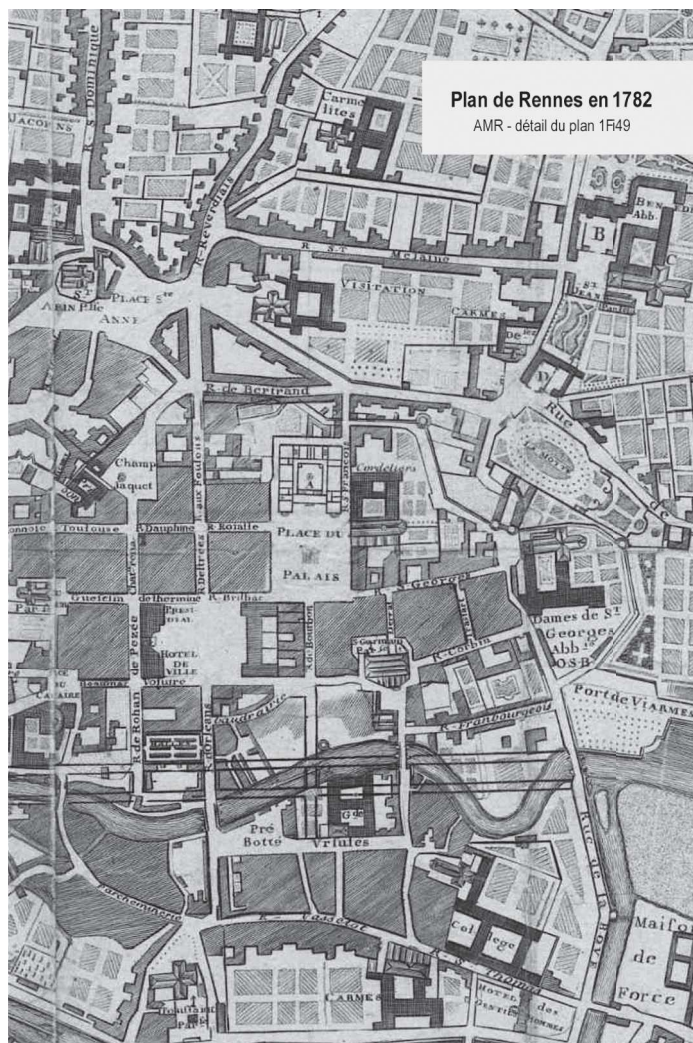
Comme une invitation à une visite sur la Côte de Granit Rose pour l'été qui arrive ...

Bonne lecture et bonnes vacances à tous !

Le Président

Yannick LAPERCHE

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



Pour suivre les tribulations du "dépôt littéraire" ...

Association pour la **ME**moire du **LY**cée et **CO**llège de **REN**nes

Cité scolaire Emile-Zola, 2 avenue Janvier - CS 54444

35044 RENNES Cedex

www.amelycor.fr

Après l'évocation de la construction de l'ancienne église du Collège - aujourd'hui Toussaints - dans l'ÉdC n°50 (dossier) et celle de sa rénovation dans l'ÉdC n°51, nous rendons compte ici d'une nouvelle étape qui est celle de sa décoration.

Les chapelles latérales reconstituées vont, en effet, s'orner de quatre toiles du XVIII^e siècle mises en dépôt - avec l'accord de la municipalité - par le musée des beaux-arts de Rennes.

Copies authentiques mais non-conformes

Encore un peu de patience cependant !

Les toiles promises (1,30 x 2 m) ont bien – c'est vérifié – des dimensions compatibles avec l'espace disponible dans les chapelles mais elles sont si encrassées que – de l'avis même de M. Guillaume Kazerouni, conservateur au musée – elles devront au préalable être dûment nettoyées voire restaurées. Un nettoyage partiel sur l'une des œuvres a néanmoins révélé des coloris éclatants qui laissent bien augurer du succès de l'opération sans pour autant permettre de savoir dans quelle mesure ces coloris correspondent à ceux des modèles originaux dont ces tableaux sont la copie : quatre grandes toiles peintes en 1706 par Jean Jouvenet (1644-1717, un des peintres du Parlement de Bretagne) pour la nef du prieuré de Saint-Martin des Champs à Paris. Elles représentent *Jésus chassant les marchands du Temple*, *Le Repas chez Simon le pharisien*, *La Résurrection de Lazare* et *La Pêche miraculeuse*. Les deux dernières sont visibles au musée du Louvre.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que, lorsqu'à l'automne il nous sera donné de les découvrir, leur lecture sera sensiblement différente de celle des œuvres du Louvre. Les copies faites à Rennes au XVIII^e se sont, en effet, appuyées sur les reproductions gravées de Jean Audran (1767-1756) qui avaient fait connaître l'ambitieux programme de Jouvenet. Or, comme c'était souvent le cas, après avoir fait un dessin d'après l'œuvre, Audran a gravé sa plaque de cuivre en suivant - à quelques modifications près - son dessin tel qu'il le voyait. Résultat : comme c'est la face gravée à l'eau forte ou/et au burin qui est encrée, l'image reproduite est inversée par rapport à l'image initiale. Ce qui modifie la lecture de l'œuvre. Exemples ci-dessous.



- L'œil de celui qui contemple le tableau de Jouvenet (*ci-contre*) est éduqué par la pratique de la lecture ; balayant la toile de gauche à droite, il est conduit par deux obliques "montantes" vers la figure du Christ et c'est seulement à partir d'elle, qu'en suivant le jeu des gestes et des regards on redescend vers la grotte obscure qu'on avait de prime abord négligée, et où l'on voit maintenant s'opérer le miracle du réveil de Lazare. Telle est la dynamique.

- Observons maintenant la gravure.

La reproduction des personnages est très fidèle mais le format est modifié par l'agrandissement de l'espace des montagnes et l'adjonction d'un bâtiment qui renforce l'oblique que l'on perçoit, cette fois, comme "descendante". De ce fait, le Christ n'est plus, au mieux, qu'un point de départ, voire une simple étape vite franchie, dans le parcours du regard qui chemine vers Lazare. De "héros" – par qui le sort bascule – Jésus est devenu un "personnage" parmi d'autres.

Qui sait si la découverte des copies de Rennes ne nous réservera pas d'autres surprises ?

A. T.



MAH Genève

HISTOIRE(S) de BIBLIOTHÈQUE



Depuis que *L'Écho* existe (1997), plus d'une trentaine d'articles ou de reproductions graphiques, ont concerné le fonds ancien de livres de la cité scolaire Emile Zola.

Il s'agissait d'études "coups de cœur" publiées à l'occasion de découvertes ponctuelles faites au gré des opérations de nettoyage puis de catalogage du fonds, de rapports annuels sur l'avancée des travaux (commencés en 2003 à réception des meubles-bibliothèques), de compte rendus de conférences...

Mais bien que disposant d'un article écrit par Jos Pennec pour la revue *Atala* du lycée Chateaubriand, nous n'avons publié jusqu'à présent, aucune étude sur l'histoire de cette bibliothèque dont le sort a été - de 1795 à 1803 - brièvement lié à celui du fonds ancien actuel de la bibliothèque municipale de Rennes.

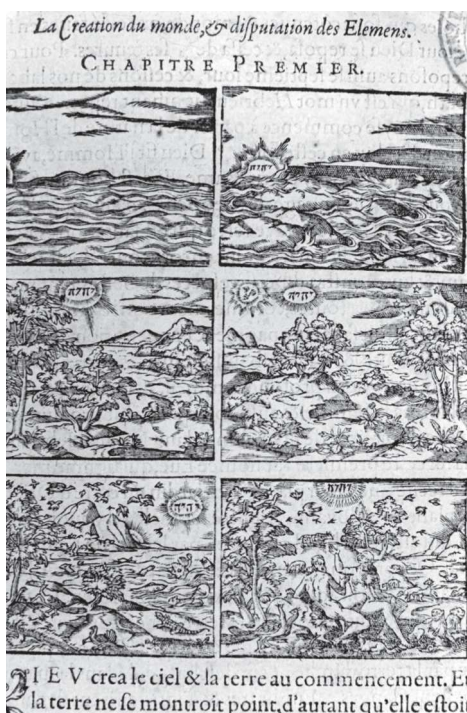
Des études récentes de master 2 sont venues apporter des lumières sur la naissance de la bibliothèque municipale. En apportant des précisions sur les tribulations du "dépôt littéraire" de Rennes, elles fournissent également des renseignements précieux sur la constitution du fonds du lycée dont elles ignorent cependant l'existence.

La récente mise en ligne sur les "Tablettes rennaises" des manuscrits du "commissaire bibliographe" Félix Mainguy qui a œuvré sur les deux fonds, vient également compléter notre information.

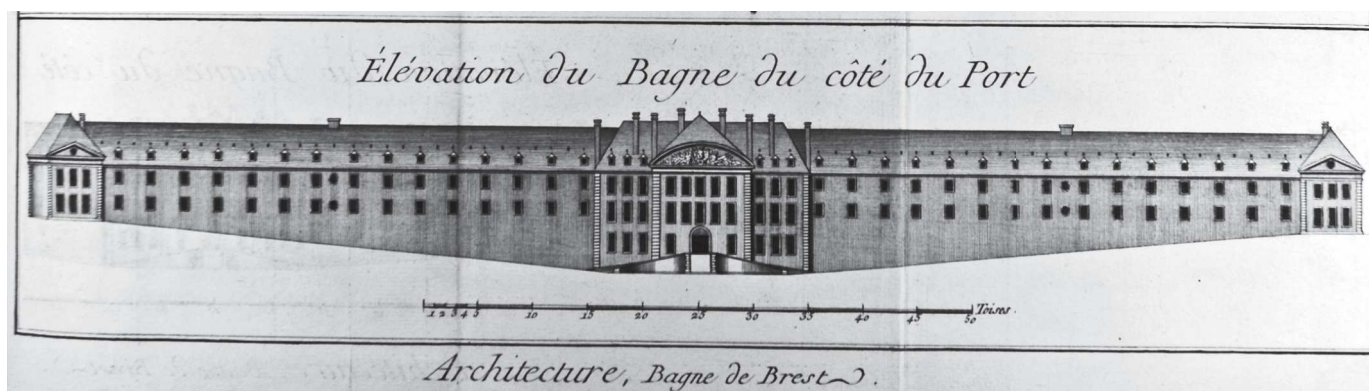
Il était temps - à la lumière de cette documentation nouvelle - de consacrer un dossier tant à la naissance et à l'histoire de notre propre bibliothèque ancienne qu'à l'intérêt qu'elle présente encore de nos jours pour ceux - visiteurs, professeurs ou chercheurs - qui s'y intéressent.

C'est l'objet du présent dossier.

A. T.



De haut en bas : *Théâtre italien* de Gherardi (1700) ; début d'une édition de *l'Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe (XVI^e siècle) ; Détail d'une page du volume supplémentaire de planches de la 3^e édition de *l'Encyclopédie* (1778).



Ouvrage précieux mais insolite

L'ouvrage de 1725 dont vous voyez, ci-contre, la page de titre et la gravure de présentation, est un in 4° soigneusement relié de cuir. La reliure porte la marque du marquis Christophe-Paul de Robien (1698-1756) mais nous avons préféré pour plus de clarté reproduire son cachet qui orne la première page de "l'adresse au Roi". La couronne de marquis y est surmontée du "mortier", coiffure distinctive des présidents de la Grand'Chambre du Parlement, charge qu'il occupa à partir de 1724.

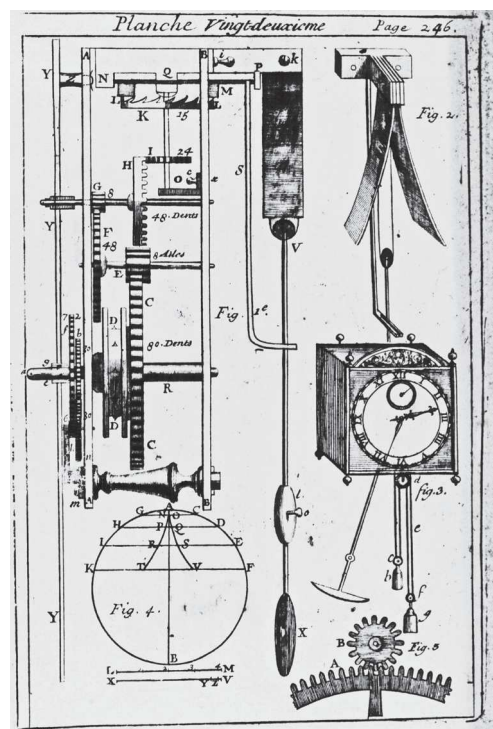
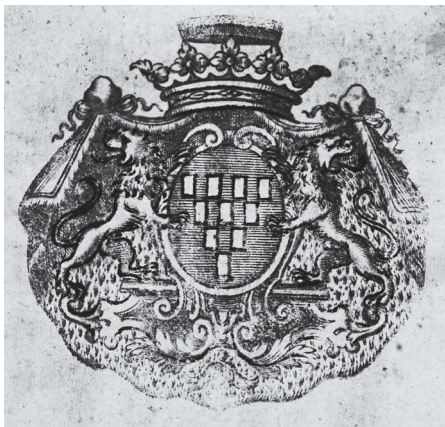
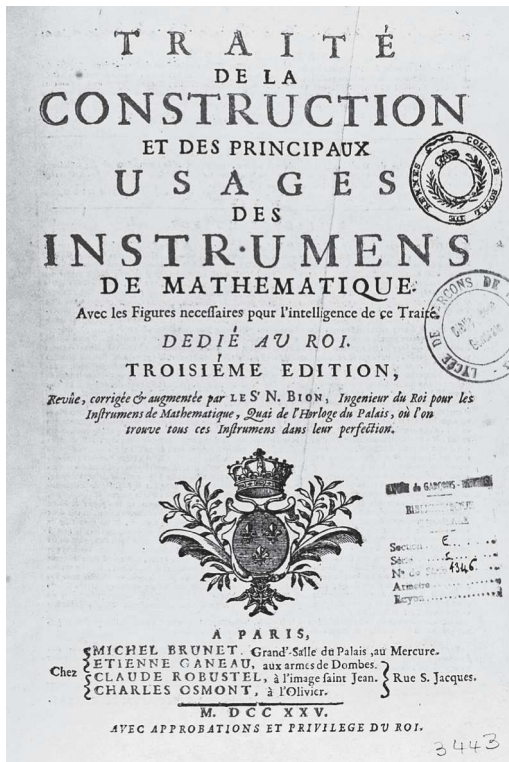
L'ouvrage a donc fait partie de la riche bibliothèque de ce savant collectionneur et il témoigne de son insatiable curiosité.

L'association de quatre libraires pour l'éditer montre à elle seule le coût de l'ouvrage : une encyclopédie technique de 425 pages et 37 planches qui reproduisent les principaux objets techniques et scientifiques dont la réalisation et l'utilisation font appel au savoir mathématique. Ainsi sur la gravure, les appareils d'optique sont-ils montrés tributaires de la *Trigonométrie*.

Lors de la Révolution, la bibliothèque ainsi que les autres collections du président Robien ont été saisies chez son fils Paul Christophe qui avait émigré. *"La bibliothèque est choisie, et sans doute à bien des égards la meilleure bibliothèque de toutes celles que nous aurons à inventorier"* estimait F. Mainguy, chargé du catalogage ; il ajoutait qu'à ses yeux elle complétait parfaitement la Bibliothèque des Avocats et il mit un soin jaloux à préserver ses plus de 4000 volumes.

Les deux bibliothèques, on le sait, ont constitué le noyau à partir duquel s'est formée la bibliothèque municipale. Ce qui est insolite, c'est de retrouver notre ouvrage dans la bibliothèque ancienne du lycée. Aurait-on estimé que ce livre très technique convenait mieux à un établissement qui était alors une pépinière de polytechniciens ? Le présent dossier permet de comprendre comment un "glissement" a été rendu possible.

Agnès Thépot



Clichés :
Jean-Noël Cloarec

Investigations sur la bibliothèque de 1803

Le 11 floréal an X (1er mai 1802), le Consulat, très critique envers les Ecoles centrales départementales, décide de réorganiser l'enseignement à l'échelle nationale par la création de lycées. La municipalité de Rennes qui "par retour du courrier" avait fait connaître son intérêt et offert les murs du "ci-devant collège des jésuites", se vit attribuer par le décret consulaire du 24 vendémiaire an XI (16 octobre 1802) un des 9 lycées créés par l'État en province.

Moins d'un an plus tard le 17 vendémiaire an XII (10 octobre 1803), le lycée ouvrait ses portes. Ses locaux étaient fort délabrés, de l'aveu même de la municipalité, mais il bénéficiait d'un corps professoral de qualité et de plusieurs fonds pédagogiques issus des établissements qui l'avaient précédé sans interruption depuis 1536 : les appareils du cabinet de physique, des collections d'histoire naturelle mais aussi la bibliothèque qui venait juste d'être abondée de 248 volumes que le bibliothécaire, Félix Mainguy, avait prélevés sur le "dépôt littéraire" de Rennes.

Que savons nous, et que reste-il de cette bibliothèque de 1803 dont nous n'avons pas le catalogue ?

Et, en premier lieu, comment retrouver ce qui provient du fonds propre du collège d'avant 1789 ?

En l'absence d'*ex libris*, il n'est pas facile de repérer parmi les ouvrages du XVI^e siècle les volumes que l'établissement aurait pu acquérir antérieurement à 1604, date à laquelle les Jésuites prennent en main le collège. La mention manuscrite "*ex libris collegii Rhedonensis Societate Jesu*" atteste de leur provenance mais laisse entière la question de leur date d'acquisition. (voir exemple ci-contre).

Nous savons que grâce aux Jésuites, le fonds de livres s'est considérablement accru tout au long du XVII^e siècle et au début du XVIII^e.

Le 8 février 1712, un incendie qui s'était déclaré dans la chapelle Saint-Thomas, a ravagé les biens de la Congrégation des Marchands et Artisans et s'est communiqué à la bibliothèque située à l'étage au dessus. En dépit des graves pertes subies ce jour là, ce sont encore quelques 5 000 volumes - dont près de 3000 ayant trait à la religion - qui seront recensés par le libraire François Vatar dans l'inventaire qu'il rédige, en mai 1762, en application de l'arrêt de séquestre du Parlement concernant les biens meubles "des soi-disans Jésuites".

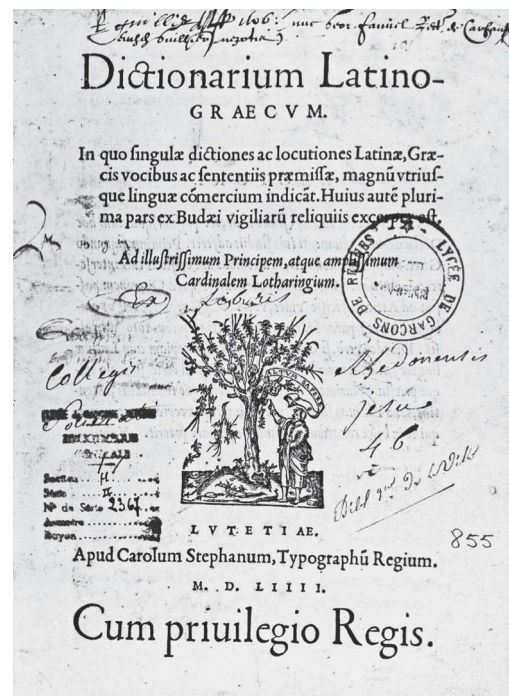
Il y a fort à parier toutefois qu'entre ce mois de mai et le 2 août, date à laquelle les Jésuites quittent l'établissement, nombre de volumes furent distraits de la collection par les Pères qui les considéraient comme leurs ; le mouvement avait commencé bien avant la publication de l'arrêt, du témoignage même du "frère du Pays [Recteur du Collège]" qui avouait lors de l'inventaire, avoir donné des livres "dans le cas de la dispersion" "au frère Mollien [directeur de la Congrégation des Messieurs], aux Régents des basses classes et au frère Blondel, père spirituel [de la Retraite]"... C'est sans doute une des raisons qui explique que, dans notre fonds, le nombre d'*ex libris* des Jésuites soit moins important qu'attendu comme est assez faible le nombre des ouvrages édités à Trévoux qui était leur maison d'édition.

Il n'est pas interdit de penser que les prélèvements opérés par les autorités civiles, militaires et religieuses, dans la bibliothèque publique de l'École centrale après 1799, aient pu concerner des ouvrages appartenant initialement au collège mais qui avaient été mis au "pot commun". C'est ainsi que parmi les 150 volumes acquis par l'évêque constitutionnel Le Coz, en 1799, figurait le *Dictionnaire de Trévoux*. Notre fonds possède bien une série en 5 volumes, de l'édition de 1721 de ce *Dictionnaire Universel François et Latin*, mais - surprise ! - l'*ex libris* nous apprend quelle vient, non du collège de jésuites - ce qui eût été logique - mais du couvent des Augustins !

A feuilleter les ouvrages d'avant 1789, nous découvrons, en effet, que la majeure partie d'entre eux provient non du fonds propre du collège mais des deux premières vagues de "saisies révolutionnaires". Ce qui mérite explication. [Rappelons que les saisies se sont opérées en trois vagues : dans les établissements ecclésiastiques mis en vente (à partir de novembre 1789), au domicile des familles émigrées (février 1792), au moment de la suppression des corporations, académies et autres sociétés savantes (août 1793)]

Les inventaires effectués à Rennes dans les bibliothèques avant dispersion des religieux, permettent d'évaluer à environ 60 000 volumes, le stock de livres à cataloguer en vue de l'établissement d'une "bibliographie nationale" d'une part, et de la constitution d'une bibliothèque publique d'autre part. Deux anciens dominicains issus du couvent de Bonne Nouvelle (Jacobins) furent chargés d'établir le catalogue de ce "dépôt littéraire" : Félix-Alexis Mainguy (1747-1818) et son cadet Pierre-Michel Le Sage (1760-1819).

Seules les bibliothèques ayant déjà été mises - au moins partiellement - au service du public comme la Bibliothèque des Avocats, ou servant à l'enseignement comme celle du collège, restèrent en place. La première étant logée au Présidial (aile nord de l'actuelle Mairie), la seconde étant maintenue au collège. Un collège réorganisé à la fin de 1790 après que les professeurs ecclésiastiques - exception faite d'Augustin Germé - ont refusé de prêter serment à la Constitution Civile du Clergé ; un collège en proie aux pires difficultés



- Ce dictionnaire (in 8°) daté de 1554, est le premier livre grec conçu et imprimé en France par les soins de Charles Estienne (1504-1564) grâce aux matrices fabriquées avec les poinçons commandés par François 1^{er} à Garamond: "Les grecs du Roi".
- Le grec étant à l'honneur au collège au XVI^e siècle, son achat date-t-il d'avant les Jésuites ? Remarquons qu'il est un des premiers à figurer dans l'inventaire de leur bibliothèque.
- Solution dans le déchiffrement des deux lignes du haut ?

financières ; un collège dont les effectifs professoraux passent de 7 à 4 (1793) et qui n'a bientôt plus que 60 élèves (1795) mais à qui on donne pour la première fois le nom de "licée" (signe que le nom est déjà "dans l'air").

Félix Mainguy confie dans la marge de son journal qu'il soupçonne le citoyen Barbe - professeur faisant fonction de principal dudit lycée, qui a la clé de la bibliothèque et ne la lui a pas rendue - de s'être rendu coupable de vol de livres mais il conclut par un "comment le prouver ?". On aurait là une troisième source d'amenuisement du fonds.

Au début 1796, alors que l'établissement - encore occupé par plus de 300 soldats de la garde nationale - se prépare pour l'ouverture de l'École centrale, on décide d'y transférer ce qui reste du "dépôt littéraire". Le fonds de bibliothèque va s'en trouver profondément modifié.

Sans insister sur les tribulations antérieures du dépôt littéraire quelques précisions s'imposent.

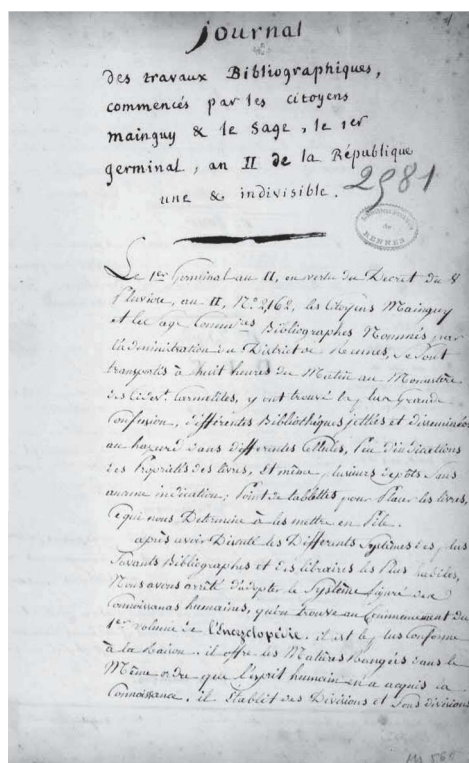
Issu de 40 dépôts provisoires, le dépôt est rassemblé, avec les autres collections, dans la chapelle de la Visitation jusqu'à ce que le couvent soit transformé en hôpital après la prise de Fougères par les Vendéens (novembre 1793), il est alors transféré au couvent des Carmélites et - la place manquant - à l'Évêché (1795) d'où il déborde, pour partie, dans les locaux voisins du monastère Saint-Melaine où les livres brûlent en 1796. (voir le plan p 1)

De l'ensemble des collections saisies (Museum), seuls les livres sont transférés au "lycée". Le transport s'effectue avec l'aide de soldats républicains du 1er au 28 février 1796 (12 pluviôse-9 ventôse an IV) : les livres entassés dans des sacs, sont transportés dans des chariots d'ambulance et réceptionnés par Mainguy qui les fait placer méthodiquement, en piles, au premier étage, dans le réfectoire de l'aile ouest qui donne sur la Basse-Cour.

L'objectif national est alors d'associer à chaque École centrale départementale, une grande bibliothèque publique.

A Rennes de 1796 à 1803, tandis que l'École centrale confère à l'enseignement un lustre nouveau et voit ses effectifs croître, bibliothécaires et professeurs vivent en véritable symbiose. Jugeons-en : Félix Mainguy nommé le 21 septembre 1796, "bibliothécaire public de l'École centrale" fait partie des trois doyens qui administrent l'École, et s'offre à y faire gratuitement des cours de "diplomatie [étude formelle des textes officiels], de paléographie et de bibliographie" ; Pierre-Michel Le Sage y devient, sur concours, professeur de grammaire générale en janvier 1797 et se trouve remplacé comme commissaire bibliographe par le citoyen Antoine-François Ollivault, graveur, qui n'était autre, à cette époque, que l'économiste de l'établissement.

Cette proximité n'a pu qu'affiner la connaissance des besoins propres de l'établissement en matière de bibliothèque scolaire.



BRM, Tablettes remaises, ms 0561

Le stock initial du dépôt a bien fondu : certains livres jugés peu utiles (doubles, livres de théologie et de jurisprudence surtout) ont été cédés à l'armée pour y rouler la poudre des cartouches, d'autres ont été "perdus" lors des multiples transferts voire volés directement dans les dépôts, au bénéfice des marchands de livres d'occasion, fort actifs sur la place, d'autres, enfin, ont été rendus, à leur retour, à certains émigrés. Le travail de catalogage, maintes fois retardé et souvent rendu caduc, n'en reste pas moins colossal.

Nous savons que nos commissaires bibliographes ont opté pour un classement des volumes non par taille - comme recommandé au niveau national - mais par thème, selon "le système figuré des connaissances humaines qu'on trouve au commencement du premier volume de l'Encyclopédie" (voir ci-contre). La tâche les occupa de fin 1796 à 1799 conjointement avec l'ouverture au public de la bibliothèque du Présidial, les jours pairs. A partir de 1799, s'y est ajoutée l'ouverture au public de la bibliothèque de l'École centrale (jours impairs).

Cette organisation s'est trouvée bouleversée en premier lieu, par la suppression des Écoles centrales par décret consulaire du 1er mai 1802 - ce qui posait la question du futur statut de la bibliothèque - mais plus encore par la décision de créer un lycée, doté d'un internat, ce dont la ville avait rêvé "de tout tems" (sic) mais qui supposait de disposer de l'ensemble des locaux et donc d'évacuer de nouveau les livres.

La bibliothèque de l'ex-Présidial ne pouvait accueillir les presque 18 000 volumes (manuscrits et imprimés) de la bibliothèque de l'École centrale. Le lycée garda une partie de la collection (livres du fonds propre et livres issus des saisies dont une grande diversité de dictionnaires, deux séries de l'Encyclopédie, des ouvrages de "mathématiques", de littérature, etc.), le petit séminaire fut destinataire de milliers (?) d'ouvrages de théologie, une troisième partie enfin, fut mise en vente pour aménager dans l'Hôtel de Ville une nouvelle bibliothèque, au-dessus de la bibliothèque des Avocats. Le transfert des livres demanda une quinzaine de jours.

Le fonds conservé au lycée en 1803 formera le noyau de ce que sur les plans de l'établissement, du plan Boullé de 1836, au plan de 1936, en passant par les plans Martenot de 1859 et 1887, on repère comme étant la "Bibliothèque classique". Bibliothèque qui, parvenue jusqu'à nous non sans quelques nouvelles pertes, est désormais consultable dans les deux premières salles "des caves".

Félix-Alexis MAINGUY

(Rennes 1747-Rennes 1818)

quelques dates

- 1747** Naissance dans la paroisse Saint-Aubin à Rennes
fils de -Me Dominique Joseph Mainguy, Sieur de Lesvrlil, procureur au Parlement,
-Dlle Jeanne Roze Françoise Legendre son épouse.
études ? Vraisemblablement au collège de Rennes (alors tenu par les Jésuites).
- 1764** Devient Dominicain. (il va avoir 17 ans)
Philosophe et théologien de haut niveau, prédicateur renommé, prieur aux couvents
d'Angers, Morlaix puis Rennes (1781) dont il fut aussi le dernier bibliothécaire.
*[Rappel : les dominicains ont comme missions : la prédication lors des deux carêmes
les soins aux confréries du Rosaire
la visite aux malades et prisonniers
la direction de conscience]*
- 1775** Reçu comme franc-maçon en la *Loge de la Parfaite Union* (rue Haute), il en devient secrétaire.
En 1788 il s'y maintient alors que – sur ordre – la plupart des religieux se retirent et sont radiés.
- 1790** (Novembre) Prête serment à la Constitution Civile du Clergé à laquelle il a collaboré.
- 1791** Élu curé constitutionnel de Toussaints par les citoyens actifs. Ministère apprécié.
- 1794** Soumis à des pressions et brièvement incarcéré à la Trinité du 29-12-1793 au 11-1-1794, il "abjure" par lettre la prêtrise mais s'abstient de "rendre ses lettres d'ordination" soi-disant "perdues, en Italie".
Le 18 mars 1794 nommé "Commissaire bibliographe" en vue de la constitution d'une "bibliographie universelle de la France" et du catalogage des livres saisis : il dispose alors d'un dépôt de "près de 60 000 volumes" destinés à constituer une bibliothèque publique.
- 1796** (21/9) Il devient "bibliothécaire public de l'École centrale". Bibliothèque qui n'ouvrira qu'en 1799.
- 1799** (21/1) pour l'anniversaire "de la juste punition du dernier roi des français" il prononce un discours virulent contre les "parjures" (Chouans) dans la "grande Église" de l'École Centrale (aujourd'hui Toussaints).
- 1800** Devient secrétaire de la "Société littéraire", poste qu'il gardera jusqu'en 1816.
- 1803** Choisi comme 1er directeur de la "bibliothèque publique de Rennes" (actuelle bibliothèque municipale).
Est professeur au lycée nouvellement créé.
- 1809** Président de la Société libre des Sciences et des Arts fondée en 1801.
- 1810** (2-11) Professeur à la Faculté des Lettres jusqu'en 1816.
(23-8) Aumônier du Dépôt de mendicité (ex-Retraite des dames Budes) jusqu'à sa fermeture en septembre 1817.
- 1818** Décède le 30/10 à 7 h, rue de l'Horloge. (Décès annoncé dès le 29 par le nécrologue diocésain)
Son acte de décès rédigé le lendemain 31 octobre 1818 est libellé comme suit :



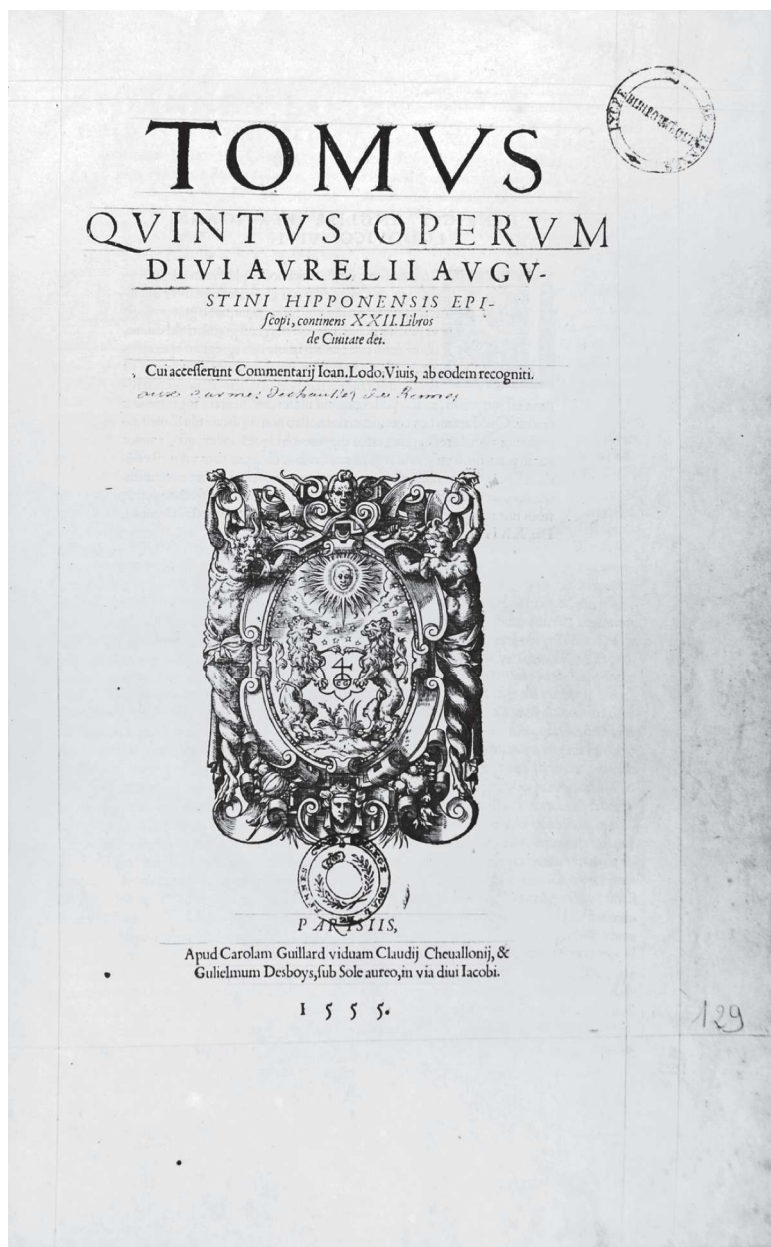
Mainguy.

Le trente un octobre mil huit cent dix huit
Devant nous officier public ont comparu
Messieurs François Gourdon, Mayor, majeur, demeurant
rue de la Beaumanoir et Alexis Buisson
majeur demeurant place du Palais
Lesquels nous ont déclaré que Monsieur
Félix-Alexis Mainguy, Religieux Dominicain,
prêtre, bibliothécaire en chef de la ville,
aumônier du dépôt de mendicité, ancien
docteur et professeur de Rhétorique et

De Littérature ancienne, et moderne, ancien
Membre de l'université, âgé de soixante
onze ans, natif de St Aubin des Rennes fils
de Messieurs Dominique Joseph Mainguy
vivant procureur au Palais, et de
Rennes et de Dame Jeanne Roze Françoise
Le Gourdon, est décédé rue de l'Horloge
hier matin vers heures, et ont les témoins
signé avec nous
François Gourdon, Alexis Buisson
Chauv.

Voir p 20 le "tombeau" lithographié en l'honneur
de Félix-Alexis Mainguy
par C. Motte (rue des Marais)

Que nous apprend une page de titre ?



• **Titre** : il s'agit du "tome V des œuvres de Saint Augustin évêque d'Hippone contenant les 22 livres de la *Cité de Dieu*". Remarquons que ce qui est essentiel pour nous - à savoir le nom de l'œuvre : *de Civitate dei* - est écrit en italique dans un corps très petit.

Dessous on a écrit en caractères gras soulignés par 2 traits, le nom du commentateur, l'humaniste espagnol Juan Luis VIVES (Valence 1492 - Bruges 1540) dont l'édition critique achevée en 1522 fait le prix du livre.

• **Editeur** : les références du libraire-imprimeur occupent l'essentiel de la page. La superbe marque "Au soleil d'or" rassure d'emblée sur la qualité de l'édition ceux qui - d'aventure - ne connaîtraient pas déjà la réputation de l'entreprise et toutes informations leur sont données sur ceux qui la dirigent : les initiales CG discrètement inscrites dans le cercle du "quatre de chiffre" renvoient à Charlotte Guillard dont les 2 lignes du bas indiquent que, veuve de Claude Chevallon, elle est associée à Guillaume Dubois [membre de sa famille], et exerce rue Saint Jacques à Paris à l'enseigne du Soleil d'or (*voir article ci-contre*).

• **Archaïsme et audace** ; la confection de la page offre deux particularités insolites qui donnent du "chic" à l'ensemble. Les lignes orthogonales grisâtres qui cantonnent les différentes parties sont un rappel du temps pas si lointain où le copiste traçait des traits pour guider sa main. L'audace ce sont les '*italiques*' et l'adoption de chiffres arabes pour dater l'édition, pratique qui ne fera pas école : les chiffres romains domineront jusqu'au XIX^e siècle.

• **Suite des propriétaires** ; la ligne manuscrite rédigée en français, nous indique que le volume appartient "*aux Carmes déchaussés de Rennes*" dont le couvent se trouvait rive droite, au nord de La Motte (*voir plan p 1*). Passé dans la bibliothèque du lycée à la Révolution, il porte le beau cachet *Collège Royal de Rennes* ; est-ce l'indication d'un récolement datant de la Restauration ? plutôt de la Monarchie de Juillet [sans garantie] en raison de l'absence de fleurs de lys sous la couronne fermée. Le dernier coup de tampon a eu lieu après la chute du Second Empire en 1870 : "*Impérial*" a disparu entre "*lycée*" et "*de Rennes*". 129, enfin, est le numéro dans le nouvel inventaire.

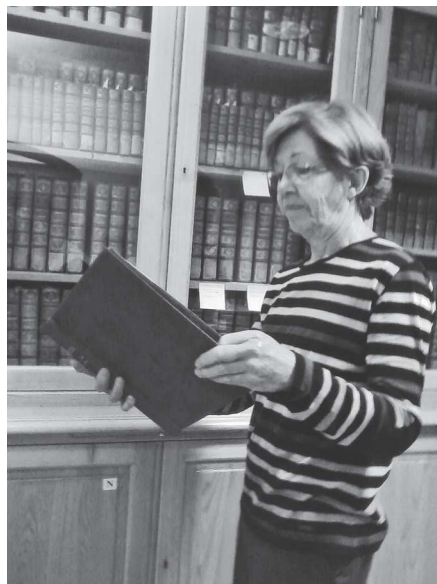
A. T.

Ann CLOAREC
maîtresse de l'inventaire

BIBLIOGRAPHIE DU DOSSIER

- F. Jouon des Longais, *Le commerce des vieux livres à Rennes au XVII^e siècle*, SAIV, 1907, t. 37.
- L. Villiers, *Les sociétés littéraires et scientifiques en Bretagne au XVIII^e siècle*, SAIV, 1910, t 40.
- J. Toravel, *Félix Mainguy (1747-1818), dominicain, premier bibliothécaire de la ville de Rennes*, SAIV, 1974, t. 78.
- J. Gury, *Lire à Rennes de Louis XVI à Louis Philippe*, SAHIV, 1985, t. 62.
- J. Pennec, *Heurs et malheurs d'une bibliothèque*, Atala, 2004.
- D. Kerjan, *Rennes, les francs-maçons du Grand Orient de France. 1748-1998 : 250 ans dans la ville*, PUR, 2005.
- M. Egéa, *La naissance de la bibliothèque municipale de Rennes, 1789-1803*, Abpo, 2006, 118, 2 (Master2 - Rennes 2).
- S. Vicet, *Les bibliothécaires de l'Ouest de la Révolution française au milieu du XIX^e siècle, l'exemple des villes d'Angers, Nantes et Rennes*, Université Lyon 2 / Enssib (master 2), 2015.

Pour les articles déjà parus dans *L'Écho des colonnes*, voir sur le site web www.amelycor.fr >> publications>>bulletin >>bulletins archivés >> Tables>> Patrimoine>> section III (livres).



La Dame du "Soleil d'Or"

Charlotte Guillard (148 ?-1557)

Charlotte Guillard est sans doute la première femme à avoir exercé le métier d'imprimeur. On ne sait pas grand-chose de sa jeunesse, elle est la fille de Jacques Guillard et Guillemine Savary originaires du Maine. En 1502, elle épouse Berthold Rembolt, (†1518), imprimeur alsacien établi à Paris dès 1483. Rembolt était l'associé d'Ulrich Gering, celui qui à la demande des docteurs de Sorbonne importa l'imprimerie en France.

L'imprimerie « Au Soleil d'Or » était située rue de la Sorbonne ; en 1508, Gering cessant ses activités, Rembolt poursuit seul en transférant l'entreprise rue Saint-Jacques, « il porta avec lui l'Enseigne du Soleil d'Or qu'il avoit en commun avec Gering et commença l'année 1509 à imprimer en son nom sous cette enseigne »¹. Après le décès de Rembolt en 1518, Charlotte Guillard épouse en 1520 Claude Chevallon. Ce dernier fut considéré comme un des plus habiles imprimeurs de son temps, « on loue le beau rouge et le beau noir de son imprimerie »². Après le décès de son second mari, en 1537, Charlotte Guillard qui depuis ses débuts, avait été très active dans l'entreprise, prit le parti de diriger son imprimerie sans le secours d'aucune autre personne. Elle montra à la tête du « Soleil d'Or » qu'elle était l'égale des plus grands, l'imprimerie Guillard était réputée pour son sérieux. Le grand érudit Frédéric Morel (1523-1583), y fut correcteur pendant 8 ans avant de fonder sa propre imprimerie au décès de sa patronne en 1557. « Frédéric Morel fit preuve d'une grande perspicacité en entrant dans le service de Charlotte Guillard, car l'officine du Soleil d'Or que dirigeait cette femme illustre était à juste titre renommée et se rattachait par ses souvenirs aux premiers moments de la typographie parisienne »³.

De très beaux ouvrages y ont été imprimés, Claude Garamond, graveur de caractères connu surtout pour sa collaboration avec Estienne, a participé à quelques tirages. La qualité est reconnue, tant pour le papier que pour l'impression, ce qu'indiquent ces vers forgés par un bibliophile :

*Imprimuntur mirifice/ Et optime cum papyro/
Corriguntur fidelissime/ In Solis Aurei signo*

et ce jugement porté par André Chevrillier, « Nous donnons place parmi les imprimeurs corrects à Charlotte Guillard, femme célèbre dans l'imprimerie qui a surpassé toutes celles de son sexe dans la pratique de ce grand Art, s'étant signalée par un nombre considérable de bonnes impressions fort estimées, qu'on garde curieusement dans les Bibliothèques. (...) Elle écrit en l'année 1552 qu'elle soutenait les fatigues et les grandes dépenses de l'imprimerie depuis cinquante ans. Digne veuve, à qui on peut à vérité appliquer ces paroles de l'Ecriture : ' Panem ostiosa non comedit' »⁴

La carrière de Charlotte Guillard montre que certaines femmes de la classe moyenne ont pu avoir une activité économique réelle au XVI^{ème} siècle. Cultivée sûrement, érudite peut-être pas, mais sachant s'entourer, elle avait de grandes qualités de gestionnaire et savait évaluer les risques. « Ses livres, tant du point de vue de l'esthétique que des contenus la mettent dans la même catégorie que Bade, Estienne, Plantin et Morel considérés pour être les plus grands imprimeurs universitaires du XVI^{ème} siècle »⁵.

Jean-Noël Cloarec



Marque de Berthold Rembold.
Les 2 hommes rappellent son association avec Gering



¹ André Chevrillier : *les origines de l'imprimerie à Paris*, Jean de Laulnes, 1694.

² André Chevrillier, *ibid.*

³ Joseph Dumoulin : *vie et œuvre de Frédéric Morel, imprimeur à Paris depuis 1557 jusqu'à 1583*, Picard, 1901.

⁴ (Sic) André Chevrillier, *ibid*, p149 : "Elle ne mange pas le pain de l'oisiveté" (Prov, XXXI, 27).

⁵ Béatrice Beech : *Charlotte Guillard, sixteen century business woman*, The Renaissance Society of America, 1983.

La Récréation

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K
1											
2											
3											
4											
5											
6											
7											
8											
9											
10											
11											
12											

Horizontalement

- 1• Flatteur servile.
- 2• Boîte à crème -/- Romains dans Minneapolis -/- Mets exquis pour un morceau.
- 3• Embarquements pour sous-terre.
- 4• De Urgel en Catalogne -/- Logique ou grammaticale.
- 5• Précipite -/- Largeur d'étoffe.
- 6• Le magnésium au labo -/- La plus ancienne famille ethnique grecque.
- 7• Général et homme politique libanais -/- Il rougit le premier -/- Interjection.
- 8• Rennes centre -/- Homme ou femme ? -/- Remorque le navire.
- 9• Rouge et noir pour Rimbaud -/- Péjorativement : Un tel -/- Prune.
- 10• Affluent du Danube -/- Stupéfiée.
- 11• Lolo -/- Garnira le voilier.
- 12• Attend avec impatience -/- Pneumopathie.

Verticalement

- | | |
|---|--|
| <p>A• Bouton d'Orient.</p> <p>B• Des figures à neuf côtés.</p> <p>C• Soubresaut -/- Acronyme bancaire.</p> <p>D• Président de la République portugaise de 1976 à 1986 -/- Bien venu chez les p'tits.</p> <p>E• Bovary pour les intimes -/- Entends.</p> | <p>F• Héroïne pure (2 mots).</p> <p>G• Ville du Japon -/- Avant sciences ou lettres -/- Ancien parti.</p> <p>H• Analphabètes.</p> <p>I• Hector ou Enée -/- Sillonne la région francilienne.</p> <p>J• Chacun d'eux comprend plusieurs ères -/- Cassera la croûte.</p> <p>K• Situées chez le notaire -/- A l'origine du caoutchouc.</p> |
|---|--|

Solution des mots croisés du numéro 52

Horizontalement

• 1 Tartignolle • 2 Osé -/- Peinais • 3 Rangent / OAS • 4 Déstressa • 5 Eger -/- Ion -/- Si • 6 Sa -/- Bulgares • 7 Ille -/- Hé -/- Es • 8 Lia -/- Conan • 9 Loup -/- Mariée • 10 Atriums -/- Air • 11 Sée -/- Meeting

Verticalement

• A Tordesillas • B Asa -/- Galiote • C Rende -/- Laure • D Gerbe -/- Pi • E Ipès -/- Um • F Gentilhomme • G Nitrogénase • H On / ENA -/- Ar • I Laos -/- Reniai • J Liasses -/- Ein • K Essais -/- Berg.

Louis-Henri Nicot ... Charles Le Goffic ... Perros ... ,
autant de noms qui ont fait réagir Jean-Alain Le Roy
à la lecture du dossier du n°52.
De la recherche fort documentée qui s'ensuivit, est
sorti un bel article que nous vous laissons découvrir.

Les médaillons des Chantres du Trégor

Dans le précédent Echo consacré à Louis-Henri Nicot, j'ai remarqué le médaillon à l'effigie de Charles LE GOFFIC (1863-1932).

Durant les beaux jours, je suis souvent passé devant cette plaque sans y prêter une attention particulière.

En me documentant, je suis allé de découverte en découverte. Ce médaillon, 87 X 68 cm, est encastré dans une masse de granite rose à la limite de la lande et à mi-chemin entre Ploumanac'h et La Clarté, deux quartiers de Perros-Guirec.

A la suite d'Ernest RENAN (1823-1892) qui venait passer l'été dans la demeure de Rosmapamon à Louannec, la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle ont vu venir pour la période estivale des intellectuels, des littérateurs, des architectes et des artistes.

Selon son ami et biographe Gabriel AUDIAT (1863-1920), C. LE GOFFIC a été élève du lycée de Rennes une seule année (1878-1879 ?). Il est alors hébergé chez son frère Alphonse. Tous les deux fréquentent Bertrand ROBIDOU, rédacteur en chef de *L'Avenir de Rennes*. De sa période rennaise, il conserve une tendance républicaine voire anticléricale qu'il reniera par la suite. L'année suivante, il est au lycée de Nantes où il rencontre Léon DUROCHER (1862-1918)¹

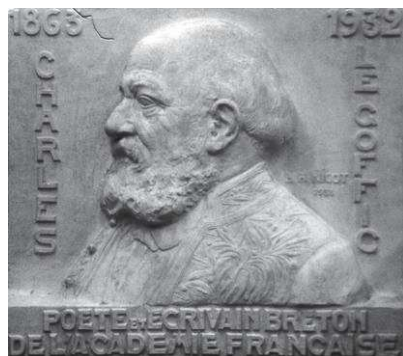
En 1889, C. Le Goffic achète une propriété à Trégastel qu'il appelle Run Rouz.

Il contribue à l'activité littéraire de la région par des causeries et des discours de circonstance dans lesquels il excelle. Il participe à la création de l'*Union Régionaliste Bretonne* le 16 août 1898 à Morlaix et en devient un vice-président. L'objectif est d'établir les bases d'une société érudite destinée à la promotion de la culture bretonne au-delà de la langue bretonne et dans le cadre de la souveraineté française. Des difficultés vont naître rapidement dans cette union qui se veut apolitique et qui ne pourra se départir des courants idéologiques, linguistiques, régionalistes et religieux.

Après sa mort, survenue le 12 février 1932 à Lannion, C. LE GOFFIC est commémoré par ce médaillon à l'endroit qu'il a voulu appeler pompeusement le "**Panthéon des Chantres du Trégor**". L.-H. Nicot est choisi comme sculpteur. Il connaît peu C. LE GOFFIC, mais a l'avantage de passer des vacances à Perros-Guirec depuis quelques années. Il ne manquait pas, là où il se trouvait, de chercher des commandes. Il s'était marié à Paris en 1909 avec Jeanne-Marie LE GALLAIS, une bretonne native de Languieux (Côtes-du-Nord) et "montée à Paris". Sa femme l'avait tout d'abord attiré pendant les vacances vers Saint-Brieuc, puis il était venu sur la Côte de Granit Rose.



Le portrait en bronze de LE GOFFIC
dans l'atelier parisien de L.-H. NICOT



Plâtre d'origine du médaillon (Coll. R Le
Doaré)

Le médaillon n'est pas encastré très rapidement après la mort de l'homme de lettres. L'inauguration n'a lieu que le 26 août 1934. Le syndicat d'initiative de Perros-Guirec sous l'action de son président, Henri MENET, voulait donner un caractère patriotique à l'inauguration du médaillon par la présence d'un amiral et par l'envoi d'une section de fusiliers marins². Les autorités militaires prirent leur temps. En attendant, le médaillon fut entreposé dans un hôtel de La Clarté, pendant quelques mois.

Le médaillon de C. LE GOFFIC n'est pas le seul sur ce rocher. Il est le troisième et le dernier. Retour en arrière et explications.

• Le premier médaillon fut celui de Gabriel VICAIRE (1848-1900), écrivain et poète que C. LE GOFFIC fit venir à Trégastel, puis à Perros-Guirec pour l'éloigner de la vie trépidante parisienne et pour lui refaire une santé au contact de l'air iodé. Bon vivant, ce bressan, est devenu promptement populaire auprès de la population

locale. "(...) mais où est-ce qu'il peut mettre tout ce qu'il boit aussi donc ? " disait sa joyeuse et plantureuse hôtesse du café-restaurant du *Soleil Couchant*, Mme A. Le Gall, surnommée la Mère Aimée.

Ce poète aime s'arrêter avec ses amis à côté de la Roche des Martyrs ou rester sur les marches du calvaire Kroas Izellan situé à deux pas. C'est pour eux un emplacement à la fois magique et sacré, un lieu pétri de religion et de paganisme. Il devise, pérore et improvise faisant l'éloge de la Bretagne et du Trégor. Ces démonstrations sont d'autant plus grandioses que le nombre de verres engloutis est élevé. Faute de place, voici juste quelques vers :

*Vois ! La sainte Bretagne a pour toi revêtu
Sa parure d'ajoncs, son manteau de bruyères.
Un esprit bienfaisant respire dans ces pierres :
De ces mille fleurs d'or s'exhale une vertu.*

*Ô mon fils, c'est ici la terre de beauté,
C'est le pays d'amour où le soleil se couche.
Si quelque chant léger s'envole de ta bouche :
Qu'il soit fait d'innocence et de simplicité !³*

Saisissant l'occasion du 10^e anniversaire de sa mort, C. LE GOFFIC et ses amis créent un comité pour honorer sa mémoire et rappeler son séjour sur la côte bretonne. Ils lancent une souscription afin de réaliser un médaillon à son effigie qui est sculpté par Pierre LENOIR, ancien élève de l'École des beaux-arts de Paris, lauréat du Salon de 1909 et ... ancien condisciple de NICOT à Rennes.

L'inauguration a lieu le 28 août 1910. Les festivités se déroulent du samedi après-midi au lundi jusqu'à l'heure des premiers chants de coq : tout d'abord une matinée littéraire et musicale, puis une causerie d'Anatole LE BRAZ (1859-1926), des discours, des lectures de poèmes, des chansons, sans oublier le traditionnel banquet du dimanche midi par souscription et les concours de boules et jeux divers. La grande dérobée descend vers la *Roche des Martyrs* puis remonte à La Clarté. Un feu de joie embrase le rocher et des danses au son des binious et violons clôturent les réjouissances.

Une fête annuelle est née mêlant les manifestations littéraires et artistiques aux traditions populaires locales. C. LE GOFFIC caresse le rêve de créer autour de ce gros bloc de granite rose, une sorte de kermesse populaire, de pardon laïque, qui succéderait, sans faire concurrence ni opposition, au pardon religieux du 15 août en l'honneur de Notre-Dame de La Clarté.

En 1925, après l'interruption due à la Grande Guerre, la fête reprend sous le nom de "**Fête des Chantres du Trégor**".



Coll. R Le Doaré

• Un deuxième médaillon est scellé le 2 septembre 1928. Il représente Anatole LE BRAZ (1859-1926) - de son vrai nom LE BRAS - qui fréquentait Perros-Guirec à quelques occasions, mais séjournait l'été à Port-Blanc, en Penvenan.

Armel BEAUFILS (1882-1952) - autre ancien élève du lycée de Rennes - en est le sculpteur.

C. LE GOFFIC voulait que la *Roche des Martyrs* deviennent non seulement un lieu en souvenir de G. VICAIRE, mais en plus un site en hommage à ceux qui par leur plume ont "chanté" en vers ou en prose le Trégor.

La fête aura lieu sporadiquement après la Seconde Guerre mondiale, puis sera relancée en 1997 selon un rythme trisannuel. Elle n'est abandonnée définitivement que depuis peu.

La *Roche des Martyrs* est aujourd'hui baptisée la *Roche des Poètes*, dénomination retenue sur le panneau indicateur actuel.

Le médaillon en l'honneur de C. Le Goffic, commandé à L.-H. Nicot fut donc le troisième à prendre place sur la Roche.

Mais Nicot obtint deux autres commandes (une dualité qui entraîna certaines difficultés sur lesquelles il vaudrait peut-être mieux jeter un voile pour n'avoir à désobliger personne comme l'écrit Lucien Dubreuil).

Le médaillon de Léon DUROCHER lui est commandé par un comité présidé par Yves LE FEBVRE, ancien directeur-fondateur de la revue littéraire *La Pensée Bretonne* et/ou par l'Association des Bleus de Bretagne⁴

Le médaillon de Georges de LYS, nom de plume de George FONTAINE de BONNERIVE (1855-1931)⁵ est commandé par sa veuve. La villa de ce romancier - officier dans l'armée - se trouve sur les hauteurs de la plage de Trestraou⁶. Sur une plaque commémorative en granit rose, qui y fut posée en 1935, on peut deviner l'inscription :

ICI RESIDA LE COMMANDANT GEORGES FONTAINE DE BONNERIVE EN LITTERATURE GEORGES DE LYS
QUI DANS SES ŒUVRES CHANTA LE TREGOR 1854-1931

Le 23 octobre 1936 le médaillon de Georges De LYS est scellé sur la Roche des Poètes clandestinement par Henri MENET, président du syndicat d'initiative de Perros-Guirec contre l'avis du conseil municipal.

La raison officielle du refus de la mairie est que le dossier du médaillon de Léon DUROCHER était en cours d'instruction.

Le climat politique de l'année 1936 n'est pas propice à l'apaisement. De plus, les ouvriers des "grandes" carrières voisines de granit rose s'étaient mis en grève pendant cinq semaines. L. DUROCHER, chansonnier-humoriste, par son esprit mordant et facétieux irritait beaucoup de monde et s'était créé de solides inimitiés. Juste avant la Grande Guerre, en raison de son origine allemande, il avait subi de vives attaques personnelles et avait été soupçonné - à tort - d'être un traître à la patrie. Or Georges De LYS avait manifesté son soutien aux diffamateurs.

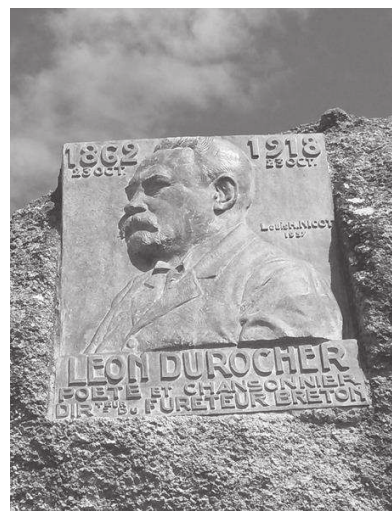
Que fait le maire, Yves CONNAN, face à cette situation ? Il vient en personne et en plein jour, desceller la plaque. Il en reste la marque⁷.

Après ces péripéties, le médaillon de L. DUROCHER n'a lui non plus jamais été mis sur la Roche des Poètes comme prévu.

Le 29 août 1937, il prend place sur un gros bloc de granite rose à Trégastel-Plage près de la chapelle Sainte-Anne des Rochers. Il est vrai que le chansonnier-humoriste était un "villégiateur ou villégiatureur" de Trégastel. En complément de ce médaillon L.- H. NICOT obtient également la commande d'un buste de L. DUROCHER pour figurer à Montfort-L'Amaury où ce dernier avait fondé le pardon des bretons de Paris, dit d'Anne de Bretagne.

Le 14 juillet 2013, date anniversaire, la ville de Trégastel célèbre les 150 ans de la naissance de C. LE GOFFIC.

Après souscription, un médaillon du célèbre académicien breton est scellé sur un bloc de granite rose tout près de celui de L. DUROCHER. Il est l'œuvre du sculpteur Michel SPROGIS, élève de Philippe GAREL de Trébeurden.



C.J.-ALR

Sur les six médaillons des Chantres du Trégor, trois ont été exécutés par L.-H. Nicot. Cinq peuvent encore être contemplés à Perros-Guirec et à Trégastel, de jour comme de nuit.

Gardons en mémoire ces chantres pour leurs actions de louange en français et au-delà de la Bretagne.

"Sur la lande et dans les taillis, Cueillez l'ajonc et la bruyère, Doux compagnons à l'âme fière, Ô jeunes gens de mon pays ! (...)	L'ajonc, c'est la Force tenace Qui se bande et tient tête au vent; Et la bruyère, dont s'embaume Le pur cristal des nuits d'été, C'est le mystique et tiède arôme De la divine Charité (...)	Doux compagnons à l'âme fière Debout au seuil des temps nouveaux Dans vos pensers, dans vos travaux Mêlez l'ajonc à la bruyère" ⁸ .
---	---	---

Nous devons aussi à tout ce monde d'érudits et d'artistes reconnus d'avoir contribué par leurs écrits, leurs peintures et leurs actions, à instaurer une vocation culturelle et aidé à préserver la beauté de cette partie de la côte du Trégor. C'est particulièrement vrai de Charles LE GOFFIC qui entretint une grande passion avec cette nature et comprit qu'un tel littoral au début du 20^e siècle ne pouvait pas être confisqué par une poignée de privilégiés.

Jean-Alain Le Roy

Principaux ouvrages utilisés

La Côte de Granit Rose, tome II : La Clarté - Ploumanac'h d'Eric Chevalier, Mémoires en images, Editions Alan Sutton, 1995.

Charles Le Goffic (1863-1932). Une bibliographie familiale de Roger Le Doaré, Trégastel, 2013.

Les Chantres du Trégor (La roche des martyrs, les médaillons des poètes, leurs sculpteurs) de Léon Dubreuil, Annales de Bretagne Tome 64, n°2, 1957, pp. 203-246, Imprimeries Réunies à Rennes, 1957.

Visitez le Trégor en compagnie d'Anatole Le Braz de Joseph Jigourel, Liv'Editions, 1998.

¹ De son nom d'origine Düringer selon l'acte de naissance n°197 et non Düringer. Son père était allemand et brasseur à Napoléonville (Pontivy). Son grand-père fut tambour bavaïrois de la Grande Armée. Par décision du Conseil d'État en 1911, il obtient que son pseudonyme littéraire devienne son nom officiel. L. Durocher administra la revue savante *Le Fureteur breton*.

² C. Le Goffic a été aussi un correspondant de guerre et son fils Jean a servi comme médecin auxiliaire dans le 1^{er} régiment de la brigade de fusiliers marins sur le front belge du secteur de Nieupoort – Dixmude.

³ Gabriel Vicaire, "Le lit clos" (extraits), poème issu du recueil "Au pays des ajoncs" publié à titre posthume en 1902.

⁴ Selon la *sallevirtuelle.cotesdarmor* sur internet, le médaillon fut commandité par l'Association des Bleus de Bretagne.

⁵ Il choisit son pseudonyme littéraire du nom d'une branche éteinte de sa famille. L'acte de naissance précise George sans "s".

⁶ Construite en 1901. Actuellement Villa "Koroll Ar Mor" située au 10 rue Charles Le Goffic à Perros-Guirec. Elle touche la villa "Le Kéric" construite en 1900 pour C. Le Goffic. Durant les périodes d'affluence des touristes, ce dernier préfère la louer afin de fuir les agitations mondaines et se retirer dans le calme à Trégastel pour chercher l'inspiration.

⁷ Je ne connais pas le devenir de cette plaque. Selon une photographie d'époque reproduite dans le livre d'Eric Chevalier, il a été inscrit : 1854 1931 GEORGES DE LYS ECRIVAIN BRETON Signé : L.H. NICOT 1936. De même j'ignore pourquoi la plaque de granit rose comme la plaque en bronze de Georges De Lys, portent l'une et l'autre, comme année de naissance 1854 au lieu de 1855.

⁸ "La complainte de l'âme bretonne", Poésies complètes de C. Le Goffic (1889-1903 ; 1913). Complainte adressée à Henry Mauger et écrite pour une fête de charité au lycée de Brest, lue par Charles, son arrière-arrière-arrière-petit-fils le 14/07/2013.

Le choix de Jean-Noël CLOAREC

Pascal ORY. *La belle illusion. Culture et politique culturelle sous le signe du Front populaire.*
CNRS édition, coll. « Biblis », mars 2016, 1033 p.



La belle illusion ?

La Belle Equipe et *La Grande Illusion* sont deux films bien connus témoins de la France du Front populaire, « deux formules emblématiques d'un moment capital de notre histoire, celui où est née la notion moderne de 'politique culturelle' ».

Ce livre parle donc de théâtre ou de musique, mais aussi du nouveau CNRS ou de la télévision naissante, de l'organisation des loisirs ou de 'l'art des fêtes'. Un livre de 850 pages plus les notes peut intimider, mais c'est une version allégée de la thèse de l'auteur que les éditions du CNRS ont eu l'heureuse idée de publier, elle fournit des renseignements précieux sur tant de sujets !

On suit avec intérêt, émotion même, les trajets d'hommes de grande valeur tels que Léo Lagrange et l'admirable Jean Zay, « ministre hors du commun, martyr des valeurs républicaines », mais aussi l'itinéraire de « ces intellectuels de gauche réformistes que l'après-guerre a laissé au bord de la route, les jugeant sans doute moins flamboyants qu'un penseur extrémiste, un Claude Aveline, un Jean Cassou, un André Chamson, un Jean Guéhenno, un Louis-Martin Chauffier... ».

Léon Blum avait bien choisi ses hommes, dotés « de cette qualité qu'on ne trouvera pas toujours chez les acteurs, et plus encore chez les commentateurs de cette fin du siècle : la générosité ». Bien sûr, il y aura des déceptions, mais Jean Guéhenno, « esprit aussi promptement inflammable que promptement désillusionné », parlera de ces « quelques mois » où il sembla « que la France avait retrouvé tout son mouvement », (...) « qu'on y respirait un nouveau bonheur », et, ajoutait-il : « Si nous fûmes dupes, la duperie fut assez noble ».

Dans la préface de cette nouvelle édition, Pascal Ory termine ainsi : « Au reste, qui ne voit que 36 est aussi le sommet d'un cycle qui se clôt sous nos yeux ? Celui d'un monde où la médiation a pour supports privilégiés le livre et la presse écrite, la radio et le cinéma, qui croit que les arts ou les sports peuvent échapper à la loi du marché, que le cinéma (traduisez : l'audio-visuel) peut être 'éducateur' et la musique savante 'populaire', que la Science sera la base du religieux moderne et la 'Découverte' sa Révélation. Une belle illusion qui s'efface, et laisse la place à d'autres ».

Le grand Je

Il fallait montrer "patte blanche" ce jeudi 25 mars - jour d'intrusions - pour pénétrer dans le Lycée et accéder à la salle Ricœur où allait se dérouler le spectacle. Les acteurs, élèves des deux classes de 1ère "L" de l'établissement, en étaient sans doute encore un peu plus tendus que de coutume en pareilles circonstances, mais dès les premières minutes de la représentation le spectateur fut conquis.



Le décor - fond noir, accessoires blancs - jouait de la sobriété pour mieux centrer l'attention sur ce qui était en jeu, ce jeu autour du "Je" : l'image de soi, l'estime de soi, l'affirmation de soi qui sont au cœur des interrogations adolescentes.

Les deux classes de L1 et de L2 se succédèrent sur la scène pour interpréter tour à tour des "tableaux" alternant avec des intermèdes dansés qui allèrent crescendo, de l'amusant sketch de "l'adolescent au miroir" à la grave réflexion sur la responsabilité d'avoir à penser et à agir "par soi-même".

Tranches de vie et réflexions sur la vie, les textes dits et joués, émanaient, pour partie, des élèves eux-mêmes, mais étaient pour la plupart empruntés à des auteurs contemporains "qui écrivent avec et pour la jeunesse" et dont un précieux petit programme nous donnait les noms : Michel Azama, Françoise Duchaxel, Dominique Richard, Sébastien Joanniez, Claire Brétecher, Bernard Friot, Marijia Korenkaité, Isabel Wright, Noëlle Renaude, Sylvain Levey, Lisa Lacombe.

Bien malin cependant celui qui aurait pu démêler à coup sûr quel était l'auteur de telle ou telle scène !

"Nous avons tenu à ce que chaque élève se confronte au difficile exercice de l'acteur et s'approprie des paroles qu'il n'a pas forcément lui-même écrites", écrivent Isabelle LE FEVRE et Emilie YAOUANQ-TAMBY - professeurs de littérature et initiatrices du projet - qui ajoutent : "dans la mise en scène qui fait alterner la voix de l'individu et les scènes de groupes, Hélène JET" - metteur en scène - "a voulu donner toute sa place au langage du corps".

C'est bien, en effet, à cette chorégraphie maîtrisée des corps dans l'espace du plateau, que l'on doit d'avoir adhéré d'emblée au propos du spectacle.

"Aux" propos, devrait-on dire, tant furent multiples les questions abordées en liaison avec cette exploration du "Je" au moment trouble de l'adolescence. Questions abordées tantôt légèrement, tantôt avec gravité, mais toujours sans fard.

Pour n'en rien omettre, fions-nous à la liste qu'en a dressée le programme :

La quête d'identité au prisme des codes sociaux et culturels / la place de la femme / le question du genre / la puberté, ce passage de l'enfance à l'adolescence où le corps se transforme / la recherche de l'amour / le regard de l'autre, le regard des autres / la perception du monde adulte et la façon dont l'adulte me perçoit / la question des diktats de la beauté, de l'apparence, dans notre monde ultra-connecté / quelle image ai-je de moi-même ?.

A travers toutes ces interrogations c'est de l'estime de soi qu'il est question. La "mise à distance" qu'engendre le spectacle permet de se moquer de soi-même. Or, "avoir une bonne estime de soi" [n'est-ce pas] "finalement être capable de se moquer de soi-même" ?

Les acteurs, par définition non-professionnels, tout comme les "techniciens de plateau" nous ont étonnés par leur maîtrise, fruit d'un travail qu'on devine rigoureux ; les quelques inévitables petits "couacs" ont été gérés avec bonne humeur, voire élégance.

Bref nous n'avons pas boudé notre plaisir.

Merci donc à toute l'équipe ainsi qu'aux *Champs Libres* partenaires du projet !

Agnès Thépot

• Conférences • Concert • Conférences • Concert

• 10 mars 2016 • Femmes en sciences par Gérard Chapelan

Avouons qu'à la fin de l'exposé nous étions un peu étourdis et vaguement honteux d'avoir, jusque là, su si peu de choses sur les cohortes de "femmes en sciences" dont Gérard CHAPELAN venait de nous entretenir.

C'est que notre conférencier, qui avait pourtant limité son propos aux connaissances ayant rapport avec la chimie - son domaine de prédilection - avait quand même fait fort : d'Orient en Occident, de l'Antiquité au XXème siècle, ce sont, flanquées parfois de leur compagnon, plus de trente figures féminines qu'il avait fait sortir de l'ombre ! A elles seules les aventures minières des minéralogistes Martine et Jean de BEAUSOLEIL, dans l'Europe agitée du début du XVIIIème siècle, faute d'avoir inspiré un roman à Alexandre Dumas, auraient mérité toute une conférence !

On n'eut garde - à juste titre - d'oublier, de MARIE LA JUIVE à HILDEGARDE VON BINGEN et bien d'autres encore, celles par qui s'étoffèrent les savoirs anciens, cette somme d'outils, de pratiques et de connaissances sur laquelle allait pouvoir se greffer - aux temps modernes - les premières expérimentations que nous qualifions de "scientifiques".

On salua le travail des pionnières : depuis "*La chimie facile en faveur des dames*" (1666) - encyclopédie rédigée par Marie MEURDRAC (1610-1680) - jusqu'aux travaux (réductions métalliques en milieu aqueux, catalyse et photoréduction) réalisés par Elisabeth FULHAME (1760-1794), en passant par le prodigieux travail d'accompagnement et de diffusion accompli auprès de son mari par Marie-Anne PAUZE LAVOISIER (1758-1836). Elle a joué le même rôle que ces femmes, souvent polyglottes, capables de traduire et de synthétiser les travaux scientifiques "en pointe" à leur époque, auxquelles - telle Jane MARCET (1769-1858) avec ses "*Conversations of Chemistry*" - G. CHAPELAN n'a pas manqué de rendre hommage.

Il a aussi, bien sûr, évoqué le long cheminement des femmes au XIXème et au XXème siècle vers la reconnaissance académique et, plus encore, la reconnaissance professionnelle. Un chemin qui eut

- ses martyres, telle Vera BOGDANOLEVSKAÏA (1867-1896), décédée six ans après sa soutenance de thèse, dans l'explosion du produit instable qu'elle cherchait à synthétiser.

- ses "objecteuses de conscience" comme Clara IMMERWALD, qui se suicida en 1915 faute d'avoir pu dissuader son époux, Fritz HABER, de travailler à la production de gaz de combat.

- ses recalées : ainsi, en 1911, Marie CURIE - première femme à avoir obtenu une chaire en Sorbonne et reçu le prix Nobel de physique conjointement avec Pierre CURIE et BECQUEREL (1903) - se vit-elle refuser un siège à l'Académie des sciences au profit de BRANLY. L'obtention, en novembre de la même année, du prix Nobel de chimie pour sa découverte du radium, vint à point nommé laver cet affront mais toutes les scientifiques de son étoffe n'eurent pas cette chance : le cas de la physicienne autrichienne Lise MEITNER (1878-1968) en est la preuve.

Spécialiste des substances radioactives elle s'était hissée en 1913, non sans difficultés, jusqu'à la direction du département de physique du Kaiser Wilhelm Institut de Berlin. Les persécutions antisémites l'obligèrent à fuir en 1938 en Suède d'où elle collabora de loin aux travaux de son collègue Otto HAHN. Elle fut la première à comprendre qu'il avait, en bombardant - sur ses conseils - un noyau d'uranium avec des neutrons, réalisé une fission nucléaire. Le prix Nobel 1944 de chimie fut décerné à ... Otto HAHN. La roue toutefois avait tourné : d'autres récompenses prestigieuses furent décernées à Lise MEITNER, et, depuis 1992, l'élément chimique 109, le Meitnérium, porte son nom.

La fin d'un manque de reconnaissance pluriséculaire envers les femmes ?



Lise Meitner

A T



• 18 avril 2016 • Concert par le Quintette Quint' Alarpa

Un beau programme de musique de chambre avec harpe !

Le choix des œuvres présentées (du duo au quintette) était excellent avec notamment des compositeurs peu connus du grand public tels que Jacques IBERT et les Bretons Joseph-Guy ROPARTZ et Jean CRAS, tandis qu'une autre œuvre du 20ème siècle plus connue, la charmante sonate pour flûte et piano de Francis POULENC, ajoutait à une atmosphère très colorée.

Deux moments plus romantiques, avec MENDELSSOHN et SCHUMANN s'intégraient parfaitement à ce programme.

...

• Conférences • Concert • Conférences • Concert



Les artistes : Clarisse DUPIN (flûte) ; Vassili PUTOV (alto), Laurent MAINARD (violoncelle), Chantal HAMON-MORET (harpe), Laura LE GOFF (violon) qui a aussi présenté les différents morceaux, et au piano Catherine ELIAT. Cette dernière a tiré le maximum d'un instrument qui doit dater du début de carrière de la fameuse Mlle Cuilenaere, professeur de musique de l'établissement, et qui est donc « un instrument d'époque » !

C'était la première fois que ce quintette composé d'amateurs de haut niveau se produisait dans le cadre des "Jeudis de l'Amélycor".

La nombreuse assistance a apprécié les qualités musicales mais aussi la gentillesse des membres de l'ensemble.

B W

• 19 mai 2016 • *Rapatriés d'Indochine, réfugiés du Cambodge, du Laos et du Viêt-Nam : qui sont ces "Asiatiques" en France" ?* par Ida Simon-Barouh

Le voyageur qui découvre, aujourd'hui, Noyant d'Allier - à une quinzaine de km au sud-ouest de Moulins - a de quoi être doublement surpris. Par sa structure insolite d'abord où se succèdent du nord au sud, entre route et voie ferrée à petit écartement, un bourg traditionnel avec sa place, son église, sa mairie et ses bâtiments d'écoles, puis les hautes structures d'un carreau de mine et au delà enfin, un coron avec ses maisons de "maîtres" et ses alignements de maisonnettes à jardinet. Et là, en plein terroir bourbonnais, un restaurant asiatique [excellent paraît-il] et un espace culturo-cultuel avec pagode et grands Bouddhas, bref ! un "Petit Viêt-Nam" !

C'est que ce coron, presque entièrement vidé de ses travailleurs par la fermeture de la mine (1943) a servi, à partir de 1955 de camp d'accueil pour les Français 'rapatriés', notamment du Vietnam après la défaite de Dien Bien Phu et les Accords de Genève qui ont suivi. Quelque 3 200 personnes soit 464 familles (les enfants étaient nombreux) sont passées par Noyant ou y sont restées, de 1955 à 1965, date à laquelle le centre d'accueil a cessé d'exister en tant que tel.

C'est à cette époque charnière (fin 1964 et toute l'année 1965) que Ida SIMON-BAROUH, son époux Pierre-Jean SIMON, anthropologues de métier (et leur fils de trois ans), sont venus habiter dans une des maisonnettes du coron, pour étudier les 110 familles qui l'habitaient alors. Ils en ont connu le passé, analysé leur vie à Noyant et continué à les suivre jusqu'à aujourd'hui : c'est donc avec toute la connaissance que confère l'épaisseur du temps qu'Ida s'est adressée à nous. La question étant l'insertion de ces familles venues "d'ailleurs"

"Feuilletant" sur l'écran l'album de photos, Ida nous a lu avec vivacité et talent un texte rigoureusement construit dont les mots - pour épouser au plus près une réalité complexe - étaient pesés "au trébuchet". Réalité complexe en effet : on put s'en rendre compte très vite, dès qu'il s'est agi de définir le terme de 'rapatriés' et la diversité des situations qu'il recouvrait.

On disait 'rapatriés' car tous étaient de nationalité française mais pour tous, eurasiens, personnes naturalisées pour services rendus, Indiens issus des *Comptoirs* amenés en Indochine par les colonisateurs, mais aussi Français d'origine métropolitaine ayant fait souche, pour tous, le 'rapatriement' fut vécu comme un double exil : exil du pays natal (son climat, sa culture, ses plantes familières ...), exil de la France fantasmée aussi (celle des 'lumières de la ville', de Paris) ; un exil et un déclassement à la fois matériel et symbolique.

Pour les femmes et les enfants, Noyant fut d'abord un "sas" pour l'acclimatation, avec son marché, son église (pour les catholiques), et surtout ses écoles qui comptèrent jusqu'à 15 classes. S'y ajoutait pour les pères le monde du travail (l'emploi n'était pas rare mais situé, pour l'essentiel, très loin, en région parisienne). Puis vint la possibilité d'acheter la maison, de l'aménager, de l'agrandir, d'y revenir aux vacances, d'y aménager sa retraite ... tandis que les populations qui s'étaient côtoyées sur les bancs de l'école, du lycée, et pour certains de l'université, commençaient à échanger des deux côtés de la mine voire à se mélanger ...

Et les réfugiés demanderez-vous ? Ida qui avait dû restreindre son exposé aux 'rapatriés', nous a assuré qu'ils avaient suivi des itinéraires similaires. Ce que nous ne savons pas et qu'elle ne nous a pas dit, c'est le rôle qu'a pu jouer son étude elle-même, dans le processus d'intégration des familles étudiées. Peut-il se mesurer ?



Ida SIMON-BAROUH (Cl. J-N C)

Vie de l'Amélicor • Vie de l'Amélicor • Vie de l'Am

Visites

Depuis mars dernier, nous avons eu le plaisir de faire découvrir le patrimoine de la cité scolaire à plusieurs groupes.

Tout d'abord, 26 élèves du lycée de La Haye qui étaient accueillis au lycée Zola par Frédéric BOFFY, professeur d'anglais, et ses élèves de seconde. Ces derniers ont été très heureux de pouvoir assister, avec leurs correspondants, au diaporama de présentation de l'histoire de la cité scolaire qu'ils découvraient. Ils auraient aussi aimé accompagner leurs hôtes néerlandais pour la visite des collections de sciences physiques, de la salle Hébert, ou encore de la bibliothèque des livres anciens. Peut-être pourra-t-on organiser un jour une visite à l'attention des élèves de la cité scolaire ?

Le 27 avril nous avons reçu un groupe de 27 personnes de l'association « On va sortir ». Ces Rennais ont apprécié la visite puisque cette association a demandé une visite pour un second groupe de 25 personnes que nous avons organisée dès le 18 mai.

Parmi ces visiteurs, il y avait d'anciens élèves du lycée et aussi la petite fille d'Edmond LAILLER qui fut professeur d'enseignement élémentaire au petit lycée de 1932 à 1943, année de son arrestation par les allemands (*voir Écho n°25, p.14*).

Plusieurs de ces visiteurs, avertis de la manifestation lors de la première visite, sont venus assister au concert programmé le 28 avril dans le cadre des « Jeudis de l'Amélicor ».

Le 11 mai, c'est Alain LESACHER, membre de l'Amélicor depuis le début et ancien conseiller général, qui nous a rendu visite accompagné de huit personnes dont Yves FREVILLE, ancien sénateur d'Ille et Vilaine et... ancien élève du lycée.

La fréquence des visites, qui était en baisse au premier semestre, a donc repris son rythme de croisière.

Conférences et concert

Depuis la parution du dernier *Écho*, deux conférences et un concert ont été au programme des « Jeudis de l'Amélicor ».

Tout d'abord, notre trésorier Gérard CHAPELAN nous a parlé de « Femmes en sciences » à l'occasion de la journée de la femme. Il nous a présenté des scientifiques méconnues comme la Baronne de Beausoleil, une géologue du XVII^{ème} siècle qui, notamment, a mis à jour le gisement de plomb de Pont-Péan.

La musique du début du XX^{ème} siècle était au programme du concert du jeudi 28 avril. La prestation du quintette « Quint'Alarpe », qui compte parmi ses musiciens deux anciennes élèves du lycée, a été très appréciée. La pianiste a su tirer le meilleur du vieux piano du lycée que l'Amélicor avait dû - une fois de plus - faire accorder. Ce sera peut-être la dernière fois, puisque le remplacement de cet instrument centenaire serait envisagé.

Le cycle des « Jeudis de l'Amélicor » pour l'année 2015-2016 a été clos le 19 mai par la conférence d'Ida SIMON-BAROUH qui nous a relaté l'accueil des rapatriés d'Indochine et des réfugiés du sud-est asiatique et fait part de son point de vue d'ethnologue sur cette question des migrants toujours d'actualité.

Edition

Pascal BURGUIN, professeur d'histoire au lycée, a rédigé sous forme d'article - en l'étoffant - le contenu de sa conférence sur le lycée de Rennes dans la guerre entre 1940 et 1944. L'ensemble du CA a considéré que ce texte méritait une publication. De plus, son manuscrit pourra être complété par le témoignage sur Auschwitz d'un ancien lycéen juif du lycée déporté en 1944, M. MIZRAHI. Trois des quatre maisons d'édition que nous avons approchées (Apogée, Edilarge et PUR) ne sont pas intéressées et nous attendons la réponse de Coop Breizh.

En cas de refus, l'Amélicor envisage d'être l'éditeur de ce travail historique de recherche réalisé, pour partie, avec des élèves et qui a été récompensé par plusieurs prix dans le cadre du concours de la résistance et de la déportation (*Écho 48, p. 22*). Nous avons obtenu de l'AFNIL un n° ISBN (indicatif éditeur) pour un référencement national de l'ouvrage et un n° EAN pour générer le code à barres. Nous allons maintenant solliciter les « institutionnels » pour une aide financière car l'Amélicor ne pourra assurer seule le coût de ce projet qui s'inscrit parfaitement dans sa mission de mise en valeur du patrimoine historique de l'établissement.

Relations avec les autres associations

Nous ferons visiter au printemps 2018, nos collections scientifiques aux participants à l'AG de l'ASEISTE qui se tiendra à Rennes.

Nous avons l'intention de procéder à des adhésions croisées avec l'association des retraités de Rennes1 (A2R1) et le conservatoire du patrimoine hospitalier rennais (CPHR), ce qui faciliterait les échanges d'information sur nos activités réciproques.

Lors d'une réunion informelle avec la présidente et la secrétaire du CPHR, le 25 mai dernier, nous avons pu constater les objectifs communs de nos associations qui œuvrent pour la conservation et la mise en valeur du patrimoine historique rennais. Des échanges sur nos expériences ne pourront que nous aider dans notre fonctionnement quotidien. C'est ainsi que nous avons écouté avec intérêt leur retour d'expérience sur la publication du livre *Une mémoire pour l'avenir* édité par le CPHR. Ce livre est un parcours dans ses riches collections à la découverte des instruments - parfois insolites - témoins de l'histoire de la médecine mais aussi des médecins qui les ont inventés.

Yannick Laperche

Les Jeudis de l'Amélycor

Salle Paul Ricoeur à 18 heures

Cité scolaire Emile-Zola, avenue Janvier, Rennes

Entrée libre et gratuite

Programmation 2016-2017

10 Novembre 2016

Christine BLONDEL :

Des savants face à l'occulte (1870-1940)

8 Décembre 2016

Jean GUIFFAN

*Histoire et publicité
(Quand l'histoire fait vendre)*

12 Janvier 2017

Wanda TURCO :

*Promenade curieuse
parmi les signes de ponctuation*

9 Février 2017

Roger HANOUNE :

*Les bains romains et la propreté
dans l'Empire Romain*

16 Mars 2017

Philippe BARON

*Documentaire : "Le métier de la République"
Projection et discussion*

[?] Mai 2017

Quintette QUINT' ALARPA

Concert

N.B. : Au jour où ce bulletin est imprimé, les grandes lignes du programme sont fixées, mais certaines données nous font encore défaut. Vous serez avertis du programme définitif par un courrier électronique et pourrez aussi en prendre connaissance sur notre site : www.amelycor.fr



"Tombeau" à Félix Mainguy * (Lith. : C. Motte)

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p 1
COPIES AUTHENTIQUES MAIS NON CONFORMES (Toussaints)	p 2
HISTOIRE(S) DE BIBLIOTHÈQUES	p 3-9
• Introduction	p 3
• Ouvrage précieux mais insolite	p 4
• Investigations sur la bibliothèque de 1803	p 5-6
• Félix-Alexis MAINGUY (1747-1818)*	p 7
• Que nous apprend une page de titre ?	p 8
• La dame du Soleil d'Or	p 9
RÉCRÉATION	p 10
NOS LECTEURS RÉAGISSENT	p 11-13
• Les médaillons des Chantres du Trégor **	
LECTURES	p 14
LE GRAND JE (Théâtre)	p 15
ACTIVITÉS DE L'AMÉLYCOR	p 16-19
• Conférences et concert	p 16-17
• Vie de l'Amélycor	p 18
• Programme de la saison 2016-2017	p 19
SOMMAIRE / ILLUSTRATIONS	p 20



Perros-Guirec, 28 août 1910 - Fête en l'honneur de Gabriel VICAIRE **. (Coll. R. Le Doaré)